Tauxier, Louis. – *Les États de Kong (Côte d'Ivoire)*

Introduction et Postface d'Edmond Bernus. Paris, Karthala, 2003, 254 p., biblio., ill.

Michèle Dacher

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5911>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.5911

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2006

Pagination : 246-248

ISBN : 978-2-7132-2089-0

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Michèle Dacher, « Tauxier, Louis. – *Les États de Kong (Côte d'Ivoire)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 181 | 2006, mis en ligne le 13 avril 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/5911> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.5911>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Tauxier, Louis. – *Les États de Kong* (Côte d'Ivoire)

Introduction et Postface d'Edmond Bernus. Paris, Karthala, 2003, 254 p., biblio., ill.

Michèle Dachet

- 1 À la suite de plusieurs articles parus dans le *Journal des africanistes*¹, Edmond Bernus découvrit dans les archives de la Société des africanistes un document manuscrit de Louis Tauxier de 1 260 pages intitulé *Les États de Kong*. Ce travail rédigé en 1921 et 1922 était le résultat de ses observations d'administrateur capable de se faire ethnographe, historien, géographe, linguiste, mais aussi de deux missions ethnologiques demandées par le gouverneur de Côte-d'Ivoire, l'une sur les anciens États de Kong (1921-1922), l'autre sur les populations gouro et gagou de Côte-d'Ivoire (1922-1923). Cette étude, qui faisait suite à son ouvrage *Le Noir de Bondoukou*², ne trouva pas d'éditeur. Edmond Bernus ne publie ici que les deux premiers livres, soit l'*Histoire des États de Kong* et *Le lieu et les populations de la circonscription de Kong* (576 pages manuscrites).
- 2 Le principal prédécesseur de Tauxier est Louis-Gustave Binger qui passa à Kong en 1888 et dont l'ouvrage *Du Niger au golfe de Guinée* parut en 1892³. Mais si Binger connut la ville au temps de sa splendeur, Tauxier la découvrit trente-trois ans plus tard, dévastée par Samory et ruinée par la colonisation qui avait modifié le trajet des axes commerciaux. Tauxier situe toujours ses informations par rapport à celles données par Binger et tente, chaque fois, d'analyser les causes de leurs éventuelles divergences. Il discute ainsi des origines de la ville et de celle des Dioula qui la créèrent et peuplèrent la région : venaient-ils des bords du Niger (Djenné, Ségou) ou de la région de Tenguéréla-Ngokho-Tombougou, au nord-ouest de Kong⁴ ? Il rétablit la date de fondation de l'État par Sékou Ouatara et la situe à la fin du XVII^e siècle, alors que Binger l'avait placée en 1790 (Bernus et Kodjo la situent, quant à eux, au début du XVIII^e siècle). Il décrit toutes les campagnes militaires entreprises sous le règne de Sékou et de ses successeurs, donne la liste des rois de Kong et des successeurs de Sékou, raconte l'arrivée de Samory, la destruction de Kong située à tort par Tauxier en 1895 alors qu'elle eut lieu en 1898 (date rétablie par Hébert en 1968, confirmée ensuite par Bernus, Kodjo, etc.). Il

raconte la conquête française, l'établissement du régime colonial et le démantèlement progressif des États de Kong. Il conclut en proposant une nouvelle chronologie des descendants de Sékou Ouatarra, depuis son avènement, qu'il situe en 1721, jusqu'à la mort, en 1913, de Pintieba Ouatarra, dernier roi de Kong.

- 3 La deuxième partie est consacrée à une esquisse géographique de la région de Kong qui confirme, après Binger, l'inexistence des fameuses montagnes. Puis il se lance dans une description monographique des populations de la circonscription : Dioula, Sonongui, Zazéré, Tafiré du Koumbala, Pallakha du Sikolo, Pallakha indépendants. Il utilise un plan uniforme pour les six populations qu'il appelle « races » : économie, organisation familiale, habitat, mariage, organisation politique (qui se borne généralement à l'indication qu'il existe un chef de terre et un chef de village, dont l'importance respective s'est inversée sous la colonisation), religion, rites de passage (excision-circoncision, scarifications, rites funéraires...), fêtes et rituels communs. Il ressort de ces différentes sociétés une extrême proximité, proximité partagée également par les populations du nord de la Léraba : Sénoufo, Gouin, Turka, etc., l'ensemble dessinant une aire culturelle nette. Ainsi, on peut citer en vrac les traits communs suivants : la production agricole collective dans la grande famille, une résidence patrilocale associée à un héritage à dominante matrilineaire, le neveu maternel héritier venant demeurer dans la concession de son oncle, des champs individuels servant à l'habillement et aux besoins personnels des membres de la grande famille ; une alliance décidée par le chef de famille dans l'enfance des futurs époux et des prestations en nature et en travail étalées sur des années, plus une légère compensation matrimoniale ; une union pré-nuptiale (ou au moins une tolérance à la non-virginité des jeunes filles), les éventuels rejetons appartenant au mari ; l'impuissance sexuelle de l'époux comme seul cas autorisé de divorce ; des rites funéraires comparables avec « promenade » du corps qui désignera son éventuel meurtrier, tombes rectangulaires avec couchette latérale ; commémoration (« grandes funérailles » ?) après une période plus ou moins longue ; nécessaire retour d'un principe ancestral pour la conception d'un nouvel être humain ; excision des filles et absence de circoncision des garçons ; scarifications semblables ; sacrifices aux lieux naturels (arbres, rivières, rochers...) où résident des puissances intervenant dans la fécondité des femmes ; sacrifices de remerciement à la terre après les récoltes ; culte initiatique, etc. L'ethnologue familier des populations « autochtones » est habitué à les voir s'opposer aux envahisseurs dioula dont ils présentent la culture comme très différente de la leur. Or, à lire Tauxier, on est frappé au contraire par leur proximité, la différence essentielle se situant, pour les Dioula, dans la pratique du colportage à longue distance. Mais il faut ajouter que l'habitude du commerce a gagné tous les autres depuis que le colonisateur a imposé l'impôt. Sous les pratiques musulmanes dioula affleurent en permanence les croyances et les rites des religions traditionnelles. Par ailleurs, tous les « autochtones » de la région sont matrilineaires à des degrés divers et, lorsqu'ils évoluent vers un héritage patrilinéaire, Tauxier l'impute à l'influence dioula, exactement comme on continue de le faire au XXI^e siècle. Or, ce dernier dit des Dioula que, dans la famille élargie (*lou*), les frères travaillent ensemble s'ils sont de même mère mais se séparent s'ils sont de mère différente, ce qui est bien le signe d'une communauté économique matrilineaire. Il ne dit pas si c'est un trait de société anté-islamique ou si c'est dû à l'influence des autochtones. Les Dioula étant des conquérants considérés, d'abord par Tauxier et par les colonisateurs à sa suite, comme des gens plus « civilisés » et plus prestigieux que les « sauvages » locaux, on a pris l'habitude de penser après lui que l'influence ne pouvait

agir que des premiers vers les seconds. Ces curieux traits matrilineaires des Dioula réputés patrilinéaires posent quand même question.

- 4 Le texte de Tauxier fourmille d'informations très précises sur les États de Kong et sur leurs populations. Edmond Bernus était particulièrement bien placé pour effectuer ce travail de publication, car il avait séjourné à Kong en 1959, il avait été séduit par la beauté de la ville à laquelle il avait lui-même consacré une importante étude⁵, il y était retourné en 1997 (avait constaté son enlaidissement) et avait tout lu sur le sujet. Il est ainsi en mesure de donner une bibliographie complète sur les États de Kong, de mesurer l'exacte contribution de Tauxier et de faire le point sur les publications ultérieures. Pour lui, Tauxier n'a rien apporté de radicalement nouveau après Binger, mais il a néanmoins rectifié ou précisé un certain nombre de points, particulièrement dans le domaine des chronologies. Les travaux suivants ont encore mis au jour de nouveaux éléments comme l'existence des insignes royaux de Kong (Bernus, Kodjo) ou continué des débats, tel celui sur la nature des Sunangi (Sonongi ou Sonangui), initié par M. Delafosse (1911) et alimenté par Binger, Tauxier, Bernus, Person, Kodjo et B. Traoré. Il eût été vraiment injuste et dommage que Tauxier ne prenne pas sa juste place dans cette chaîne de savoir.

NOTES

- 1.. Voir L. TAUXIER, « Réflexions sur les conséquences de l'action française en Guinée » (texte tiré des archives de la Société des africanistes), *Journal des africanistes*, 58 (1), 1988, pp. 119-125 ; « Inventaire » de ces archives, dans lesquelles figurent de nombreux textes de L. Tauxier, réalisé par R. Sillans et O. Gollnhofer et publié en 1973, 1974 et 1975 (XLI [2], XLIV [2] et XLIII [2]) ; D. Bonnet, « Bibliographie et travaux de Louis Tauxier », *Journal des africanistes*, 54 (2), 1984, pp. 107-113.
- 2.. Voir L. TAUXIER, *Le Noir de Bondoukou*, Paris, Éditions Ernest Leroux, 1921.
- 3.. L.-G. BINGER, *Du Niger au golfe de Guinée*, Paris, Hachette, réédité en 1980 par la Société des africanistes, Paris.
- 4.. Il prétend que les matronymes des Gouin leur ont été donnés par les Dioula (p. 37), mais il n'avance aucun argument en ce sens. J'ai essayé de montrer dans *Histoire du pays gouin et de ses environs* (Saint-Maur, Sépia, 1992, pp. 35-36) que c'était très improbable.
- 5.. Voir E. BERNUS, « Kong et sa région », *Études éburnéennes*, VIII, 1960, pp. 239-324.